

HENRI GRÉGOIRE

LES SAUTERELLES DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Extrait de *Byzantion*, tome V (1929-1930).



BRUXELLES
SÉCRÉTARIAT DE LA REVUE
13, rue de Berlaimont, 13

1930

Bibliothèque Maison de l'Orient



135752

LES SAUTERELLES DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Texte épigraphique d'une épître de

S. Isidore de Péluse.

M. Wiegand a relevé et publié jadis une curieuse inscription peinte sur la paroi d'une grotte d'anachorète dans le Latmos, près de Milet (1). On ne se tromperait sans doute pas beaucoup en datant du IX^e siècle environ ce texte épigraphique, qui a fort intrigué le premier éditeur. Nous l'avons reproduit nous-même dans le premier fascicule du *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure* (2).

Il serait inutile de donner ici la copie épigraphique de M. Wiegand, que nous avons imitée tant bien que mal dans le *Recueil*. Nous nous contenterons de notre transcription, dont voici les premières lignes :

— ... ἀκρίδες αἷς Ἰωάννης ἐτρέφετο οὐ ζῶά εἰσιν ὡς τινες
<νες> οἴοντε ἀμαθῶς καθάρους ἀπεικῶτα, μὴ γένητο, ἀλλ'
ἀκρεμόν[ες] βοτανῶν [ῆ] φυτῶν · οὐ[δέ γ]ε πόα τ[ίς] ἐστι τὸ
μέλι τὸ ἄγριον · ἀλλὰ [μέλι] ἄγριον τὸ [παρ]ὰ μελισσῶν ἀγρίων
γ[ινόμε]νον ΓΓ : ΚΑΤΑΤΟΝ ΣΤΙΝΥΝΟ...

τιν υπερβολη

M. Wiegand, — ce chapitre de *Milet III* lui appartient en propre — n'avait pas tenté de déchiffrer ces lettres énigmatiques. Tout au plus peut-on lire que, dans cette solitude ascétique « la mention des sauterelles de S. Jean, dont il est dit puérilement que ce ne sont pas des bêtes, et du miel des abeilles sau-

(1) TH. WIEGAND, *Milet, III* (1913), Heft 1, p. 92.

(2) H. GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, 227bis.

vages, fait une impression saisissante ». Dans notre *Recueil*, nous avons donné une « impression » un peu plus nette. A la troisième ligne, nous avons interprété comme on vient de le voir le groupe, incompréhensible à première vue, *ποατω-εστι* (*sic*). Moyennant quoi, nous traduisions :

« Les sauterelles dont Jean se nourrissait ne sont pas des bêtes, comme le croient d'aucuns dans leur ignorance, des bêtes semblables à des escarbots, loin de nous cette pensée ! Mais ce sont des extrémités (ou : rejetons, jeunes pousses) d'herbes ou de plantes. Et par contre, le miel sauvage n'est pas une herbe. C'est du miel sauvage produit par des abeilles sauvages... »

Et, dès lors, nous faisons ces réflexions : « L'interprétation que M Wiegand tente des premières lignes est manifestement erronée. L'auteur de l'inscription ne mérite pas le reproche de « puérité », car il ne soutient nullement que les sauterelles ne sont pas des animaux, mais que le mot *ἀκρίδες* employé par les évangélistes (Matth. 3, 4 ; Marc 1, 6) à propos de la nourriture de Saint Jean-Baptiste signifie « jeunes pousses », non « sauterelles »...

La fin de la ligne 2 et le début de la ligne 3 m'avaient beaucoup embarrassé. Ma traduction donne au participe *ἀπεικόνιστα* le sens de « semblable ». Or, je ne connaissais pas et je ne connais pas davantage aujourd'hui, d'exemple d'*ἀπεικόνισ* employé ainsi. Dans la langue classique, en tout cas, *ἀπεικόνισ* veut dire à peu près exactement le contraire : « inconvenant, dissemblable ». C'est pourquoi, j'avais proposé de corriger *καθάρους* en *καθαροῖς*, sans me dissimuler combien la « faute » était difficile à expliquer : j'obtenais ainsi ce sens : « Non, les sauterelles ne sont pas des animaux, qui ne conviendraient pas à des « purs » (comme le Baptiste).

Un hasard heureux me permet aujourd'hui de vérifier mes lectures et mes conjectures de 1922. Comme il arrive en pareil cas, les nouvelles leçons sont en partie, comme disait Théodore Reinach, des « leçons de modestie ». Sur un point toutefois, j'ai eu « satisfaction ». C'est bien *πόα τις* qu'il faut lire à la ligne 4.

Le hasard heureux dont je parlais, c'est, tout simplement, l'identification du texte épigraphique du Latmos avec une

épître de S. Isidore de Péluse (1). Cette épître est reproduite tout entière dans la grotte de l'anachorète. Il est vrai que comme beaucoup de billets de ce grand épistolier, elle est fort brève. Elle est consacrée exclusivement à l'élucidation d'un point d'exégèse un peu spécial :

— Αἱ ἀκρίδες αἷς Ἰωάννης ἐτρέφετο, οὐ ζῳά εἰσιν, ὡς τινες οἴονται ἀμαθῶς, καθάρους ἀπεικίότα, μὴ γένοιτο, ἀλλ' ἀκρεμόνες βοτανῶν ἢ φντῶν, οὔτε δὲ πόα τίς ἐστι πάλιν τὸ μέλι τὸ ἄγριον, ἀλλὰ μέλι ὄρειον, ὑπὸ μελισσῶν ἀγρίων γινόμενον πικρότατον ὄν καὶ πάση γεύσει πολέμιον. Δι' ὧν τὴν ὑπερβάλλουσαν κάκωσιν ἐπεδείκνυτο Ἰωάννης οὐκ ἐνδεία μόνη ἀλλὰ καὶ τραχύτητι πᾶσαν ὄρεξιν πικραίνων τοῦ σώματος.

« Les sauterelles dont se nourrissait Jean ne sont pas des animaux comme d'aucuns le croient dans leur ignorance, des animaux semblables à des escarbots, mais des extrémités d'herbes ou de plantes. Et d'autre part, le miel sauvage n'est pas une herbe, mais du miel des montagnes, produit par des abeilles sauvages, très amer et qui répugne à tous les goûts. En s'infligeant l'excessive austérité d'une telle diète, Jean voulait nous montrer que non seulement par les privations, mais encore par l'âpreté de sa chère, il entendait nourrir d'amertume tous les appétits de son corps... »

On le voit, il devient impossible de songer davantage à la correction καθαροῖς ἀπεικίότα. Ἀπεικίως est pris pour ἀπεικασθέν, ἀπηκασμένον (de ἀπεικάζω) Le manuscrit de Paris que nous avons consulté donne ἀπεικίότα, mais deux manuscrits, dont le Cod. Vat. 649, ont εἰκίότα, ce qui donne clairement le sens cherché tout en prouvant que le composé ἀπεικίως était embarrassant même pour les Byzantins. D'ailleurs le texte de l'inscription ne présente pas de variantes notables. Il y a seulement une faute : un second μέλι ἄγριον (l. 5) au lieu de μέλι ὄρειον.

Demandons-nous à présent pour quelle raison l'ascète du Latmos (ou Latros) a bien pu « décorer » sa cellule de la lettre d'Isidore de Péluse sur les sauterelles de S. Jean-Baptiste.

On la soupçonnera, lorsqu'on aura étudié les textes, assez

(1) ISIDORE DE PÉLUSE, *Lettres*, I, 132 (à Timothée le lecteur) MIGNÉ, PG, LXXVIII, col. 269.

nombreux, des Pères de l'Église, qui traitent la même question. Bien qu'il ne puisse y avoir aucun doute sur le sens de Matthieu 3, 4 et de Marc 1, 6, il est certain qu'à partir du IV^e siècle, les sauterelles de saint Jean ont causé à beaucoup d'âmes un véritable scandale. Ce n'est pas qu'au regard de la loi mosaïque, les sauterelles aient été à proprement parler des bêtes immondes. Au contraire, un passage du Lévitique (XI, 21) en permet l'usage, et les exégètes chrétiens l'ont bien su : cf. [JEAN CHRYSOSTOME], *Opus imperfectum in Matthaëum*, PG, 56, p. 649. Mais sans doute était-on choqué de cette nourriture à la fois dans des milieux ascétiques végétariens, et dans les régions où nul ne mangeait de sauterelles.

C'est pourquoi, dans les milieux les plus divers, on tenta de corriger ou d'expliquer le mot ἀκρίς des textes évangéliques.

Rien de divertissant comme le catalogue de ces vaines « corrections » et de ces exégèses plus vaines encore ; il a été dressé par Suicerus, dans son *Thesaurus* aujourd'hui bien rarement consulté (1). Les Ébionites, dans leur Évangile, corrigeaient ἀκρίς en ἐγκρίς (2). Ils obtenaient ainsi une très agréable pâtisserie, car ἐγκρίς est une sorte de crêpe, à base d'huile et de miel, aujourd'hui encore populaire en Grèce sous le nom de τηγανίδα ou τηγανίτα (3). L'identité de l'ἐγκρίς avec la τηγανίτα est prouvée par un passage de Pollux, qui nous dit que les ἐγκρίδες sont les mêmes que les τηγανίαι (4). Si les Ébionites ont songé à ἐγκρίς, c'est que

(1) JOH. CASP. SUICERI *Thesaurus ecclesiasticus ex patribus graecis ordine alphabetico*, Amstelaedami, 1682, tomus I, p. 167-169.

(2) EPIPHANE, *Haeres*, 30, 13 = I, p. 350 HOLL.

(3) La recette de cette pâtisserie du pauvre nous a été fournie par M^{me} Antonopoulos, qui préfère la forme τηγανίτα. Mentionnons encore une crêpe analogue, populaire en Sicile, et sur laquelle notre collègue, le professeur ZURETTI, attire notre attention.

(4) POLLUX, 6, 78 dit formellement εἰσὶ δὲ οἱ αὐτοὶ (οἱ τηγανίαι) ταῖς ἐγκρίσιν. Madame Antonopoulos en identifiant la τηγανίτα moderne avec l'ἐγκρίς, avait deviné la chose. — Voici au surplus ce que dit Hézychius : ἐγκρίς πέμμα ἐλαίῳ ἐφόμενον καὶ μελιτούμενον, Cf, Athénée XIV, p. 645d, etc.

les Septante ⁽¹⁾ usent de ce mot dans le passage où la Bible cherche à donner une idée du goût de la manne.

Épiphane ⁽²⁾ proteste contre cette altération « mensongère » du texte, et Suicer remarque que « si Saint Jean-Baptiste s'était nourri de crêpes dans son désert, il n'aurait pas été un ascète bien austère » ⁽³⁾.

Il faut *a fortiori* rejeter les autres corrections : καρίδες ^(r), « écrevisses », ἀχράδες ⁽⁴⁾, « poires sauvages », qui sont des fantaisies individuelles et n'ont jamais été recommandées par l'autorité d'une secte...

Venons-en maintenant aux « interprétations ». Elles peuvent se répartir en deux catégories. Mais le système est le même. On a cherché des vocables à sens végétal commençant comme ἀκρίς et l'on en a trouvé deux : ἀκρέμονες et ἀκρόδρα. Or, si ἀκρέμονες signifie « extrémités, sommités de plantes ou d'herbes », ἀκρόδρα désigne tous les fruits à coque dure tels que noix, noisettes, etc. ⁽⁵⁾, et plus généralement encore les fruits d'arbres sauvages. Cette dernière exégèse est celle qui a obtenu le plus durable succès. Elle vit aujourd'hui encore dans le folklore de presque tous les peuples. En Orient comme en Occident, on a dû reconnaître dans plus d'un arbre « à fruits sauvages » l'arbre de S. Jean. Les caroubes s'appellent en allemand *Johannesbrotfrüchte* (chez nous, « pain de Saint Jean »), et il est bien inutile de chercher à expliquer cette identification par le jeu

(1) Numer. 11,8 (LXX) : ἦν δὲ ἡδονὴ αὐτοῦ ὡσεὶ γεῦμα ἐγκρίδος ἐξ ἐλαίου; Exod. 16, 31 : τὸ δὲ γεῦμα αὐτοῦ ὡς ἐγκρίς ἐν μέλιτι

(2) EPIPHANE, l. l. : ἵνα μεταστρέψωσιν τὸν τῆς ἀληθείας λόγον εἰς ψεῦδος καὶ ἀντὶ ἀκριδῶν ποιήσωσιν ἐγκρίδας ἐν μέλιτι. Réflexion de SUICER : Atque ut in Evangelio junguntur ἀκριδες et μέλι, ita de manna dicitur Exodi XVI, 31, Ejus autem sapor erat ut ἐγκρίς ἐν μέλιτι, ut lagani in melle vel cum melle fricti.

(3) Ita si sapuissent Johannis in deserto cibi. non magnum id austerae vitae fuisset argumentum. Frustra a Chrysostomo, homilia LXXXIV, 6, ἄσιτος, jejunos, inedia laborans, a GRÆC. NAZIANZ., Or. XXXIX, ἀτροφος, inpastus vocaretur.

(4) Voyez les textes dans SUICER, *op. cit.* Quatrième système : ἀκρίδας = aviculas ; cinquième : pisces marinos (καράβους) ; sixième : corr. καρίδας (cf. néo-grec γαρίδα) ; septième : ἀχράδες, poires sauvages (néo-grec : ἀχλάδια).

(5) Cf. Thesaurus gr., sub verbis. L'accentuation d'ἀκρέμονες ou ἀκρεμόνες est controversée.

de mots ou la confusion : הגבִיִּים *hagabîm*, « sauterelles » et הרבִיִּים, *harubîm*, « caroubes », bien que des théologiens très sérieux s'y soient attardés (1). Il y a encore les *Johannisbeeren*, mais il est possible que ce soient les « groseilles de la Saint-Jean » plutôt que les fruits de Saint Jean. Il était d'autant plus séduisant de songer aux ἀκρόδρνα que, bien entendu, le mot est souvent employé par les auteurs païens et chrétiens qui parlent de la nourriture simple des peuples de la nature et des ascètes de toute sorte et de toute confession. Lucien (2) nous présente le Chaldéen Mithrobarzane, un baptiste de l'Euphrate, qui prie le soleil et se nourrit d'ἀκρόδρνα, buvant l'eau du Choaspe mélangé à du miel. Clément d'Alexandrie (3), dans ses Stromates, dit des Sarmanes, ascètes de l'Inde : ἀκρόδρνα σιτοῦνται καὶ ὕδωρ ταῖς χερσὶ πίνουσιν.

Mais c'est précisément Clément d'Alexandrie lui-même qui nous démontre que cette exégèse ne saurait être primitive. Dans son *Paedagogus* (4) il dit au sujet de l'apôtre S. Matthieu : Σπερμάτων καὶ ἀκρόδρων καὶ λαχάνων ἄνευ κρεῶν μετελάμβανε. Puis, aussitôt, il réfute d'avance toute confusion, puisqu'il nous montre Jean exagérant l'abstinence, en mangeant non pas des fruits, mais des sauterelles : Ἰωάννης δὲ ὑπερτείνας τὴν ἐγκράτειαν ἀκρίδας καὶ μέλι ἤσθιεν ἄγριον.

On comprend qu'en présence d'un pareil texte, on n'ait pas songé tout de suite aux ἀκρόδρνα, et que notamment Isidore préfère les ἀκρέμονες.

Celles-ci tiennent décidément le « haut du pavé » dans la cité des théologiens.

On l'a vu, Isidore de Péluse est le principal garant de cette exégèse. Ce n'est pas seulement dans la 132^e lettre, désormais célèbre, qu'il la défend, mais encore dans la cinquième du premier livre, adressé à un certain Nil (*Περὶ τῆς τροφῆς τοῦ Προδρομόν καὶ περὶ ἀσκήσεως*): Εἰ τοίνυν καὶ βρώματα καὶ ἐσθήματα

(1) Cf. plus loin, pp. 118, 124, 127.

(2) LUCIEN, *Necyomant.*, 7, p. 465, sq. : καὶ σιτία μὲν ἡμῖν τὰ ἀκρόδρνα πότον δὲ γάλα καὶ μελίκρατον καὶ τὸ τοῦ Χοάσπου ὕδωρ, εὐνή δὲ ὑπαίθριος ἐπὶ τῆς πόας (=Lucien, I, p. 195 éd. Jacobitz-Teubner).

(3) CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.*, I, xv, 71, 5 = p. 46 éd. Staehlin.

(4) CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Paedag.*, 2, chap. 1, p. 165, 14, éd. Staehlin.

τῆς κατὰ Θεὸν τελείας ἀσκήσεως ἐν Ἰωάννῃ τῷ Βαπτιστῇ ἐπαι-
δεύθημεν θριξὶ μὲν, εἰ οἷόν τε πρὸς σκέπην ἀρκεσθησόμεθα, ἀκρέ-
μοσι δὲ βοτανῶν καὶ φύλλων (οὐ φυτῶν ?) πρὸς ὀλίγην τροφήν
καὶ δύναμιν κτλ.

C'est la même doctrine, évidemment, que suit Paulin de
Nole (1) dans son poème sur Saint Jean Baptiste :

*Praebebant victum facilem sylvestria mella
pomaque et incultis enatae caulibus herbae
arentemque sitim decurrens unda levabat.*

Tout cela est bien antérieur à la première apparition des
ἀκρόδρα chez Théophylacte de Bulgarie (2) (au chap. III de
Matthieu) : τὰ ἀκρόδρα ἦτοι ὀπώρας ἀγρίας.

Mais l'exégèse d'Isidore est-elle entièrement de lui ?
Non, si certains textes qui figurent sous le nom de Saint Atha-
nase sont bien authentiques. Athanase (3) commente lui aussi
les ἀκρίδες de Matthieu. Et il dit : Ἡ δὲ τροφή ἦν ἀκρίδες καὶ
μέλι ἄγριον. Ὅτι δὲ καὶ βοτάνη τις ἐστὶν ἀκρίς λεγομένη, ὁ
Σολομὼν ἡμᾶς διδάσκει λέγων · Ἀνθήσει τὸ ἀμύγδαλον καὶ πα-
χυνθήσεται ἡ ἀκρίς... Ἀλλ' οὐδὲ πόα τις ἐστὶν τὸ μέλι ἄγριον, ἀλ-
λὰ μέλι ὄντως ἄγριον, πικρότατον ὄν καὶ πάση γεύσει πολέμιον.
La seconde partie de cette note exégétique ressemble étonnam-

(1) PAULIN DE NOLE, *Poema VIII*, v. 233-5 (MIGNE, PL, LXI, col. 447).

(2) THÉOPHYLACTE, *In Cap. III Matth.* = MIGNE, PG, CXXIX, col. 173 sqq. Théophylacte, archevêque d'Achrida, occupa ce trône à partir de l'an 1078. Il cite une opinion qui est peut-être celle d'Isidore, peut-être celle d'Athanase, et pour la première fois, mentionne les ἀκρόδρα : τινὲς λέγουσι βοτάνας εἶναι τὰς ἀκρίδας, τινὲς δὲ τὰ ἀκρόδρα ἦτοι ὀπώρας ἀγρίας.

(3) ATHANASE, *Fragmenta exegetica*, PG, XXVII, 3, col. 1565. Au XI^e-XII^e siècle, EUTHYME ZIGABENE, MIGNE, PG, CXXIX, 160 reproduit l'interprétation d'Athanase, mais pour lui préférer celle d'Isidore : ἀκρίδας δὲ τινες ἀκρέμονας βοτανῶν εἶναι εἶπον, τινὲς δὲ βοτάνην ἀκρίδα καλουμένην, κρεῖσσον δὲ τὸ πρῶτον. Citons encore PANTALÉON, diacre de la Grande Église (IX^e siècle, MIGNE, PG, LXXXVIII, col. 1245), qui présente un peu différemment l'exégèse isidorienne ; il remplace ἀκρέμονες par ἀκρίσματα : ὁ τοῖς τῶν μελισσῶν κατὰ τὴν ἔρημον πόνοις καὶ τοῖς τῶν βοτανῶν συν-
τρεφόμενος ἐκ βρέφους ἀκρίσμασιν.

ment à la fin de la lettre d'Isidore ; il y a des coïncidences textuelles que nous étudierons plus loin. Mais, pour ce qui est d'*ἀκρίς*, Athanase, végétarien comme Isidore, propose une autre hypothèse. Dans le cinquième verset du douzième chapitre de l'*Ecclésiaste*, il veut faire d'*ἀκρίς* un nom de plante. Le texte grec dit : « L'amandier fleurira et la sauterelle s'engraissera ». Voici d'ailleurs le verset tout entier : *Καὶ εἰς τὸ ὄψος ὄφρονται καὶ θάμβος ἐν τῇ ὁδοῦ καὶ ἀνθήσῃ τὸ ἀμύγδαλον καὶ παχνυθῆ ἢ ἀκρίς καὶ διασκεδασθῆ ἢ κάππαρις ὅτι ἐπορεύθη ὁ ἄνθρωπος εἰς οἶκον αἰῶνος αὐτοῦ καὶ ἐκόκλωσαν ἐν ἀγορᾷ οἱ κοπτόμενοι.*

Athanase savait bien ce qu'il faisait en invoquant ce verset en faveur de l'interprétation végétale d'*ἀκρίς*. Si l'*Ecclésiaste* est le livre le plus obscur de la Bible, le cinquième verset du 12^e chapitre de cet écrit est sans contredit ce qu'il y a de plus obscur dans l'*Ecclésiaste*.

Il est impossible de sourire d'aucune fantaisie exégétique risquée sur ce verset : rabbins juifs et docteurs chrétiens, libéraux et orthodoxes, ont émis à propos de ces quelques lignes les opinions les plus contradictoires. De l'obscur au sublime, en passant par le lyrique et par le baroque, *tout* a été osé. Nous ne pouvons songer à pénétrer dans ce labyrinthe d'hypothèses. Qu'il nous suffise de dire que l'interprétation du verset est un problème à plusieurs inconnues. D'une part les images dont se sert le *Koheleth* sont ambiguës ; et le texte hébreu est très probablement corrompu, et, en tout cas, douteux en plusieurs endroits.

Par exemple, on se demande si le verbe traduit par le grec *ἀνθήσῃ* (γῆ), est l'imparfait hiphil de *גַּבַּ*, l'*aleph* étant une méprise de copiste, ou s'il provient d'un verbe signifiant *répugner, être rejeté, donner la nausée*. Les mêmes doutes existent au sujet du mot traduit par le grec *διασκεδασθῆ*. Quant au verbe *יתבל* traduit par *παχνυθῆ*, c'est un *hapax* sur le sens duquel on hésite également.

Personne ne s'étonnera, dès lors, qu'ils y ait un certain écart entre les traductions, même les plus « scientifiques ». Ernest Renan (1) comprenait et rimait ainsi :

(1) ERNEST RENAN, *L'Ecclésiaste, traduit de l'Hébreu avec une étude sur l'âge et le caractère du livre*, Paris, Calmann-Lévy, 1882.

Quand on craint les moindres montées,
 Que tout dans le chemin fait peur,
 Que pour la sauterelle on n'a que des nausées,
 Que l'amande est trop dure à des dents ébréchées,
 Et la câpre impuissante à rendre la vigueur,
 Signe évident que déjà l'on s'engage
 Dans le chemin qui mène au manoir éternel,
 Et que dans le bazar les pleureuses à gages
 Bientôt vont commencer leur pas processionnel.

M. E. Podechard (1) en 1912, semble donner la vulgate à la fois érudite et catholique d'aujourd'hui :

« *Et en haut c'est la crainte, et dans le chemin ce sont des tranches, et l'amande est rejetée, et la sauterelle devient lourde, et la câpre est sans effet. Car l'homme s'en va dans sa maison d'éternité, et les pleureuses rôdent dans la rue* ».

Nous empruntons à son commentaire un choix d'exégèses anciennes et modernes. L'amandier fleurit, ce qui serait une figure des cheveux blancs... ou l'annonce du printemps... ou l'image de l'âme qui se dégage du corps. L'amandier refuse ses fleurs : la vie du vieillard ne reflurira plus... L'amande, euphémisme qui remplace un terme inconvenant. L'amande est méprisée ou dédaignée : l'auteur constate le refroidissement de la passion chez le vieillard.

L'amande est rejetée (c'est le sens admis par M. Podechard), soit parce que l'estomac ne la supporte plus, si facile qu'elle soit à digérer, soit parce que le vieillard n'a plus de dents pour la croquer.

Passons à la sauterelle. La sauterelle devient lourde ou se traîne. Symbole allégorique de la marche difficile du vieillard. Coxalgie sénile. Saint Jérôme explique : *Indicat senum cruramentum et podagrae humoribus praegravata*. Pour d'autres, la sauterelle n'est qu'une image obscène : nouveau rappel de l'impuissance du vieillard. Sens gastronomique (c'est celui qu'accepte Renan) : la chose la plus légère, l'aliment le moins indigeste devient lourd à l'estomac.

(1) E. PODECHARD, *Études bibliques, L'Écclésiaste*. Paris, Gabalda, 1912, p. 462 à 466,

La chrysalide, image du corps, devient immobile ! La sauterelle, image de l'âme, se lève pour s'envoler !

Dans le tout dernier travail sur la question (Kuhn, *Das Buch Koheleth*), l'interprétation allégorique refléurit.

Le mot hébreu traduit par *παχυρθή* est corrigé en une forme qui signifie *se métamorphose*. Les métamorphoses de la sauterelle annoncent la vie éternelle (1).

Ces choses s'écrivaient en 1926. Dans ces conditions, peut-on être sévère pour Saint Athanase qui trouvant *ἀκρίς* entre l'amandier et la câpre, a décrété qu'*ἀκρίς* était une plante ?

Les commentateurs les plus abondants de l'Ecclésiaste ne font pas à cette exégèse l'honneur d'une mention. Les Byzantins qui ont glosé sur l'Ecclésiaste, notamment le diacre Olympiodore au VI^e siècle, l'ignorent aussi complètement que les modernes. Mais, étant donné l'épaisse obscurité de tout le passage, elle n'avait rien de scandaleux. A telles enseignes que, *sans connaître aucunement le texte d'Athanase*, un critique anglais opérant sur l'hébreu en est arrivé à une fantaisie analogue. Le mot hébreu traduit par *ἀκρίς* est ici *הגב*. Or G. Henslow (*Expository Times*, XV, 285) propose de corriger *הגב* en *הרב* (*sic*), *hagab* en *harub*, *sauterelle* en *caroube*.

Décidément les exégètes britanniques sont hantés par la caroube ! Pas plus qu'à propos des évangélistes, nous ne pouvons prendre au sérieux cette correction. Mais tout cette digression, dont nous espérons qu'au moins elle aura diverti le lecteur, aura pour effet de rendre compréhensible, ou bien excusable, le système d'Athanase. Du moment qu'on tenait absolument à prouver que l'*ἀκρίς* était une plante, il était par trop séduisant d'invoquer ce cinquième verset du 12^e chapitre de l'Ecclésiaste, où *ἀκρίς* figurait en compagnie

(1) G. KUHN, *Erklärung des Buches Koheleth*, Giessen, Toepelmann, 1926, p. 52 (= *Beihefte zur Zeitschrift für die alttest. Wissenschaft*) : « Der blühende Mandelbaum verheisst eine künftige Frucht, die Verwandlung des Insekts einen nachfolgenden Zustand der Vollendung, die aufbrechende Kaper bietet ein Samenkorn künftigen Lebens ».

de végétaux, et auquel les exégètes, depuis deux mille ans, ont su faire dire exactement tout ce qu'ils ont voulu.

J'ai supposé dans ce qui précède, que le texte d'Athanase⁽¹⁾ n'est pas apocryphe. Comme M. Puech, en effet, je crois que son authenticité est indiscutable. Il provient d'un commentaire sur saint Matthieu, ou plutôt, directement ou indirectement, de ce commentaire sur l'Ecclésiaste dont Photius (cod.139) atteste l'existence. Mais, si le texte est authentique, Isidore de Péluse, dans sa lettre 132, doit avoir utilisé Athanase. Il préfère ne pas recourir à l'Ecclésiaste pour expliquer ἀκρίς. Mais quant à μέλι il défend comme Athanase, et en partie avec les termes de celui-ci, l'interprétation traditionnelle, par miel. Ceci suppose que certains exégètes avaient été scandalisés par le miel, comme par les sauterelles. Ici, comme pour les ἀκρίδες, le scandale pouvait être double. Les végétariens intransigeants, *ultras*, pouvaient accuser le miel d'être un produit animal. D'autres l'estimaient trop doux pour le Baptiste. Il était plus facile d'échapper au miel, pour peu qu'on ne l'aimât point, que d'esquiver les sauterelles. Car une de ces ingénieuses corrections, qui rappellent le fameux κάμιλος pour κάμηλος, se présentait d'elle-même à l'esprit de quiconque connaissait la flore palestinienne. Il existait dans le désert de Juda, et aussi ailleurs, sans doute, une plante nommée μελάγριον, μελεάγριον ou même μελιάγριον⁽²⁾. Au VI^e siècle, les racines de méléagre formaient avec les cœurs de roseaux, la nourriture ordinaire des ascètes palestiniens. La tentation était donc bien grande, pour quiconque avait horreur du miel, de remplacer dans l'Évangile μέλι ἄγριον par μελιάγριον.

Sophrone de Jérusalem au VII^e siècle n'y a pas résisté. Dans son cinquième poème anacréontique⁽³⁾ sur le Baptiste (vers

(1) A. PUECH, *Hist. de la litt. gr. chrét.*, t. III, p. 121.

(2) Sur μελεάγριον, cf. SUIDAS, s. v. μελεάγρια qu'il glose, en toute première ligne, au moyen d'un texte anonyme, emprunté sans doute à une Vie de saint : *δίξαις αὐτοῦς μελεαγρίων καὶ καρδίαις καλάρμων ἐδεξιοῦτο*. Il ajoute *λέγεται δὲ καὶ μελέαγρα*.

(3) SOPHRONIOS, PG, 87, 3, col. 3756.

22-25), il chante, sur un mode antique, cette exégèse nouvelle :

Ἔχε δὲ τροφήν ἀρίστην
ἀπόνως ἀεὶ παροῦσα·
ἀκρίδες πέλεν τὸ βρωμα
μελεαγρίου τε ῥίζαι.

« Il avait la meilleure nourriture, toujours présente sans effort ; sa chère était des ἀκρίδες et des racines de mélègre. »

Il serait amusant que le Palestinien Sophrone eût accordé les sauterelles, et refusé le miel au Baptiste... Il paraît bien qu'il en fut ainsi, auquel cas Sophrone prendrait, sur les deux points, le contrepied d'Athanase et d'Isidore. Le P. Matranga (1) croyait cependant qu'ultra-végétarien pour le miel, Sophrone avait dû prendre ἀκρίδες au sens végétal.

Quoi qu'il en soit, le rapport d'Isidore et d'Athanase, en ce qui concerne le miel, est certain.

Confrontons les deux textes. — I désigne le texte d'Isidore, d'après les manuscrits. L le texte épigraphique du Latmos, A le texte d'Athanase.

L

A

I

οὐ[δέ γ]ε πόα τ[ίς] Ἄλλ' οὐδὲ ποα τίς οὐδὲ πόα τίς
ἐστι τὸ μέλι τὸ ἄ- ἐστιν τὸ μέλι τὸ ἄ- ἐστι πάλιν τὸ μέλι τὸ
γριων· ἀλλὰ [μέλ]ι γριων ἀλλὰ μέλι ὄν- ἄγριον, ἀλλὰ μέλι ὄ-
ἄγριον τὸ [παρ]ὰ με- τως ἄγριον, πικρό- ρειον, ὑπὸ μελισσῶν
λισσῶν ἀγρίων γ[ινό]- ται τὸν ὄν καὶ πάση ἀγρίων γινόμενον καὶ
μ]ερον.... γεύσει πολέμιον. πάση γεύσει πολέ-
μιον.

L'Inscription, à première vue, donne un texte corrompu (ἄγρειον au lieu de ὄρειον), mais le texte des manuscrits d'Isidore est peut-être moins bon qu'il ne paraît tout d'abord, surtout quand on le compare à celui d'Athanase. En somme,

(1) PG, *loc. cit.*, p. 3729-3730.

l'emploi du participe *πικρότατον ὄν* ne se comprend bien que dans le contexte d'Athanase, à cause d'un petit mot essentiel qui manque ailleurs, *ὄντως* devant le second *ἄγριον*. Voici la traduction littérale de la dernière phrase d'Athanase : « Mais, par ailleurs, le miel sauvage n'est pas quelque herbe, mais un miel *réellement* sauvage, vu qu'il était très amer, et répugnant à tous les goûts. » En somme Athanase joue sur le sens du mot *ἄγριον*, qui veut dire à la fois « sauvage » et « âpre, envenimé, atroce, horrible. »

On n'a pas bien compris, veut dire Saint Athanase, le texte des évangélistes. On s'est étonné de cette nourriture si douce. On n'a pas pris garde que l'épithète *ἄγριον* indique précisément qu'il s'agissait d'un miel « d'un goût affreux. »

Isidore de Péluse, lui, est beaucoup moins clair et surtout moins satisfaisant. En glosant *ἄγριον* du texte évangélique par *ὄρειον*, il ne rend pas plus horrible la nourriture du Baptiste. Il a l'air d'ajouter de son crû, sans aucun appui dans l'Écriture, le *πικρότατον ὄν*, et Suicer (1), qui, ne se doutait pas qu'Isidore démarquait Athanase, lui reproche aigrement une conjecture tout à fait arbitraire.

Certes, plusieurs auteurs anciens nous parlent de miel amer et même vénénéux. Seulement, tel n'était pas le cas du miel de Palestine ; sinon ce pays n'aurait pas mérité sa réputation biblique de terre du lait et du miel : *In Judaea mel amarum gigni ne per somnium quidem auditum est.*

Cela est l'évidence même.

Nous croyons avoir prouvé surabondamment que, dans sa 132^e épître, Isidore de Péluse a copié assez maladroitement un passage de saint Athanase.

A moins qu'on ne veuille supposer que le texte d'Isidore s'est altéré, et qu'il y avait primitivement *ἀλλὰ μέλι ὄντως ἄγριον* ; mais alors, le cas serait bien compliqué.

**ὄντως* ayant disparu, le second *ἄγριον* n'étant plus précisé par cet adverbe, aura paru une répétition maladroite,

(1) SUICERUS, *Thes. eccl.*, s. v. *μέλι* : *Sed haec sine sufficienti ratione dicuntur, nec scripturae satis consonant quae Judaeam a melle non tantopere commendaret, si mel in agris proveniens insuave et amarum esset* (t. II, p. 331).

et un copiste l'aura remplacé par *ἄγριον* que donnent nos manuscrits.

L'inscription du Latros au contraire serait un témoin d'un état intermédiaire du texte : *ἄγριον* sans *ὄντως*. Quant à l'incidente *ὀπὸ μελισσῶν ἀγρίων γινόμενον* ajoutée par Isidore de Péluse, elle n'est pas très satisfaisante sous cette forme.

Nous préférons la formule plus complète dont se sert Théophylacte de Bulgarie (1) : *μέλι δὲ ἄγριον τὸ ὀπὸ ἀγρίων μελισσῶν γεωργούμενον ἐν δένδροις εὕρισκόμενον ἢ πέτραις.*, et qui remonte peut-être à un meilleur manuscrit d'Isidore.

Il nous faut parler maintenant de l'étrange contamination qui se produit dans certains esprits entre les *ἀκρίδες* prises pour des *ἀκρέμονες*, et le *μέλι ἄγριον* transformé en *μελιάγριον*.

Théophylacte enregistre cette confusion : *τινὲς λέγουσιν βοτάνας εἶναι τὰς ἀκρίδας... ἃς καὶ μέλαγρα (sic) καλοῦσι*

Il y eut certainement des gens, pour lire dans l'Évangile, quelque chose comme *ἀκρίδας μελεαγρίων* (les extrémités de méléagre). Je ne puis rendre compte autrement d'une sorte d'oracle de saint Jean-Baptiste recueilli par la tradition monophysite. Voici les faits, ils sont fort curieux.

Le biographe de Pierre l'Ibérien (2) nous raconte qu'Isaïe un ascète monophysite, grand thaumaturge, avait de fréquents entretiens avec le Baptiste. Un jour, celui-ci lui apparut en lui disant qu'il le venait visiter pour la dernière fois, car il se proposait de l'emmener en paradis. Isaïe voulut profiter de cette dernière entrevue pour lui arracher un important secret, et il lui demanda de lui révéler ce qu'étaient ces *ἀκρίδες* qu'il mangeait dans le désert. Saint Jean répondit sans hésiter : « Ce sont des têtes de racines du désert » (3).

Il est bien évident que ce n'est pas par simple curiosité exégetique que le moine Isaïe tenait avant toutes choses à être éclairé sur ce point. Avant de quitter cette terre, il voulait sans doute pouvoir apaiser les querelles qui s'élevaient sans cesse entre des moines strictement végétariens, comme ces

(1) THÉOPHYLACTE, PG, CXXIX, col. 173 sq.

(2) R. RAABE, *Petrus der Iberer*, p. 115-117, et p. 126, 5 du syriaque.

(3) En syriaque, **ܟܦܝܐ ܟܦܝܐ ܕܒܝܝܬ**

βοσκοί dont nous parle Sozomène, et d'autres qui, se réclamant du Baptiste, étaient peut-être acridophages (1).

C'est pour la même raison qu'un solitaire du Latros avait « affiché » la lettre d'Isidore de Péluse qui touchait d'une façon analogue, une controverse toujours « actuelle ».

*
* *
*

Nous pourrions nous arrêter ici, ayant commenté *salis superque*, le petit texte épigraphique qui était le sujet de cette note. Mais il nous faut encore dire un mot de deux passages concernant saint Jean-Baptiste qui figurent dans le fameux Josèphe slave (2) : Jean-Baptiste, mené devant Archélaus, déclare : « Je suis un homme, l'esprit de Dieu m'a appelé ici, et je me nourris de roseaux, de racines et de copeaux de bois, *trostiemĭ i korenemĭ i ščepkami drevjanyimi* ». Plus loin, la même expression : « Et, pour ses besoins, il se servait de copeaux de bois : *i na potrebu emu byša drevjanyja ščepky.* »

Ces copeaux « impossibles à digérer », *vollständig unverdaulich*, pour M. R. Eisler, les critiques qui considèrent le texte slave des additions du Josèphe comme reproduisant un texte grec très ancien et remontant à Josèphe lui-même, les ont expliqués d'une manière aussi ingénieuse qu'improbable. Le grec avait porté *καρφῶν ξυλίνων*, devenu *καρφῶν*(3) : impossibilité paléographique absolue. Jeu de mots malicieux de Josèphe, dit M.R.Eisler. Il nous semble qu'ici le « Josèphe Slave » profite de ses révélations sur le Baptiste, pour trancher une fois de plus la question d'exégèse dans le sens végétarien (4).

(1) Cf. NILLES, *Zeitschrift für katholische Theologie*, XXVIII (1904), p. 446.

(2) R. EISLER, *Ἰησοῦς βασιλεὺς οὐ βασιλεύσας*, Heidelberg, 1930, t. II, p. 8-9, p. 17.

(3) L. WOHLEB, *Philologische Wochenschrift*, 1926, 1402.

(4) R. EISLER, *ibidem*, p.30. En effet, et l'observation est essentielle, le Josèphe Slave dit ceci (R. EISLER, II, p. 17) : *i vsjakogo životna gnušaše* : et il avait horreur de tout animal (de toute nourriture animale). On voit que le Josèphe slave prend nettement parti,

Et le mot grec auquel remonte *drevjannyjà sčepky* est soit *ἀκρόδρα*, soit *ἀκρίσματα δένδρων* (1).

Il n'est d'ailleurs nullement nécessaire, d'admettre que ce passage du Josèphe vienne d'un texte grec. Il peut avoir été fabriqué par un Russe dont la source était quelque apocryphe slave.

M. R. Eisler professe naturellement là-dessus une doctrine diamétralement opposée à la nôtre, et conforme à son système sur le Josèphe slave.

Pour lui, le Baptiste est végétarien, il ne s'est jamais nourri de sauterelles : c'est le Josèphe slave, une fois de plus, qui a raison contre l'Évangile. « *Es ist wahrscheinlich, dass in der ursprünglichen Ueberlieferung über den Täufer von Baumfrüchten, beziehungsweise jungen Pflanzentrieben und nicht von dem widerlichen Heuschreckengeziefer die Rede war, das zu verzehren er keinerlei Veranlassung haben konnte* ». M. R. Eisler est trop bon philologue pour admettre avec la simplicité d'un Isidore et d'un Théophylacte que Matthieu et Marc aient écrit *ἀκρίδες*, alors qu'ils voulaient écrire *ἀκρέμους* ou *ἀκρόδρα* ; et il sourit, comme nous, du trop subtil jeu de mots sur les caroubes, *הרבים-הגבים*, *hagabîm* - *harubîm*. Seulement son hypothèse à lui est infiniment plus hardie. Pour lui, ce sont des ennemis, des jaloux du Baptiste, qui pour rendre le saint Précurseur suspect aux yeux des Chrétiens de la gentilité, des gens cultivés, des Hellènes, auront méchamment falsifié le texte évangélique en cet endroit, *und dem Täufer die wenigstens den Heidenchristen der griechischen Kulturwelt ekle Ungezieferspeise in den Mund gelegt...*

On le voit, la querelle sur les criquets et le miel du Baptiste n'est pas près de finir...

La controverse sur le Josèphe slave lui donne, comme on dit en langue vulgaire, un « regain d'actualité ». Moins que

(1) On avait fini par ne plus comprendre le mot *ἀκρόδρα*. On lui donnait le sens d'*extrémités d'arbres*. Aussi NICÉPHORE CALLISTE XANTHOPOULOS, *Hist. ecclés.*, lib. I, cap. xiv, p. 79 (MIGNE, PG, CXLV, col. 676), dit-il de Jean : *πρὸς τὸ βαθὺ τῆς βλήθης ἐχώρει ἄκροις δρυῶν πρὸς ἀποτροφήν χρώμενος*,

jamais il ne sera permis de s'étonner que les Byzantins aient ergoté là-dessus. D'ailleurs, Josèphe à part, il semble qu'à l'heure où nous écrivons, le sens obvie d'*ἀκρίδες* soit seul admis par les exégètes orthodoxes, qui, considérant l'interprétation végétale ou végétarienne comme hérétique, la passent sous silence non sans hostilité, en insistant sur la délicatesse de la « chair » de la sauterelle, cette « crevette du désert ».

Les recettes variées qu'on trouve dans l'article « Sauterelle » du *Dictionnaire de la Bible* par F. Vigouroux, font venir positivement l'eau à la bouche : « En Orient on les trouve encore sur les marchés et on les mange de différentes manières. On les sèche au soleil, on les réduit en poudre qu'on mélange avec du lait qu'on pétrit avec de la farine. — D'autres fois, après leur avoir enlevé les pattes, les ailes et la tête, on les fait bouillir et rôtir. Son goût rappelle alors celui de l'écrevisse. En tous cas, c'est un aliment simple, sain, facile à recueillir, et à préparer, à la portée des pauvres et de ceux qui, comme le Précurseur, vivent du désert, et d'ailleurs agréable aux Orientaux... »

Lady Blunt, *Pèlerinage au Nedjed* (1) (*Tour du Monde*, 1882), écrivait : « Cette année, un grand nombre de tribus n'ont eu à manger que des sauterelles et du lait de chameau, de sorte que si les sauterelles sont la perte du désert, elles compensent cet inconvénient en servant de nourriture à tous ses habitants... ».

Beaucoup de Protestants, en revanche, sont de plus en plus pour la caroube. Dans leurs voyages en Palestine ou au Sinaï, ils ne manquent jamais de s'enquérir des mœurs et coutumes culinaires des diverses tribus bédouines, et notent avec soin celles qui ne sont pas « acridophages ». Les « caroubophiles » défendent leur opinion avec l'opiniâtreté un peu piquée d'un Isidore de Péluse parlant de ses imbéciles contradicteurs (*ὡς τινες οἶονται ἀμαθῶς*) (2). Il y a sans doute quelque lien entre la doctrine végétarienne et certaine théologie moderniste (3). » On n'entend point nier, dit T. K. Chey-

(1) Cité par VIGOUROUX, *sub verbo* « Sauterelles ».

(2) T. K. CHEYNE, *Encyclopaedia Biblica*, *sub verbo* « Husks ».

(3) Effectivement les végétariens s'occupent de la question, et

ne avec mauvaise humeur, qu'on ait mangé et que l'on mange encore des sauterelles séchées. Mais le bon sens nous dit que le Baptiste ne les aurait jamais préférées comme sa nourriture habituelle aux aliments fournis par la terre elle-même. Toute son humilité ne devait pas lui faire dépasser la limite fixée par les mœurs de la classe la plus pauvre, « *viz. carob-pods* »... On disait communément parmi les Juifs, qu'Israël avait besoin de caroubes pour faire pénitence (1)...

Or, le Baptiste est par excellence le prédicateur de la grande pénitence... La remarque de Thomson, à savoir que le nom de pains de Saint-Jean a été donné aux siliques gélatineuses du caroubier par de pieux pèlerins désireux d'épargner au Baptiste la réputation d'un mangeur de bêtes malpropres, cette

l'on imagine aisément dans quel sens ils la résolvent. Cf. l'enquête de la *Vegetarische Warte* de Francfort, t. LIV (1912), p. 188 et suiv. et t. LV (1922), Heft 1, p. 1 à 5. C'est par M. R. Eisler qui les cite et les analyse dans une note copieuse de son *Ἰησοῦς*, II, p. 27-28, que je connais ces deux articles, l'un du pasteur PH. KIEFERNDORF (*Seine Speise war Heuschrecken*), l'autre du duc MAX DE SAXE (*Die Nahrung Johannes des Täufers*). Il est amusant de constater que la communication faite par nous à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le mercredi saint de cette année a porté la vieille controverse dans la presse quotidienne. Tandis que *La Croix* réfute notre prétendu végétarisme, la *National-Zeitung* de Bâle (6 mai 1930) publie avec satisfaction, semble-t-il, l'entrefilet suivant :

« *War Johannes der Täufer Vegetarier?* In der Pariser Akademie der Wissenschaften wurde von Professor Henri Grégoire von der Brüsseler Universität die Epistel eines alten Kirchenvaters, des heiligen Isidor von Pelusium, kommentiert. Aus einer Stelle des Textes geht hervor, dass Johannes der Täufer sich nicht, wie die Ueberlieferung behauptet, von Heuschrecken genährt habe. Das griechische Wort « akris » bedeutet nicht « Heuschrecke », sondern « junger Trieb » da der Täufer höchstwahrscheinlich Vegetarier gewesen ist. »

(1) Les Grecs modernes appellent *ξυλοκέρατα* (« cornes de bois ») ce que leurs ancêtres nommaient *κεράτια*. Mais ils disent aussi *χαροῦπια*. Pendant la guerre mondiale les neutralistes constantiniens résumaient ainsi leur credo politique : « *Χαροῦπι καὶ Κῶτζο!* » « Caroube et Constantin ! » Ce qu'on peut traduire : « Pour Constantin, nous sommes prêts à nous laisser affamer (par l'Entente) ! »

remarque de Thomson ne prouve qu'une chose. C'est que parfois, le réalisme des pèlerins vaut bien la science des docteurs ».

Ainsi parla M. Cheyne, nous aidant à comprendre la passion, ou si l'on veut, l'*odium exægeticum* de Saint Isidore de Péluse.

Henri GRÉGOIRE.

APPENDICE. — Note complémentaire à la page 113. Aucun texte grec ou latin, à notre connaissance, ne désigne spécialement la caroube (*κεράτιον*, *ceratonia siliqua*), comme le mets habituel de S. Jean; mais, évidemment, c'était l'*ἀκρόδρονον* par excellence (cf. le grec moderne *ξυλοκέρατον*). On a dû y songer d'autant plus facilement *a*) que, dans l'Évangile, le fils prodigue tombé dans la misère se nourrit de caroubes; *b*) que les moines palestiniens en mangeaient couramment (USENER, *Legenden des hl. Theodosios*, p. 133); *c*) que la caroube a un goût sucré, mais peu agréable, comme on aimait imaginer celui du miel de S. Jean. « On mange sa pulpe sucrée, qui laisse un arrière-goût amer et astringent ». BAILLON, *Dict. de Botanique*, s. v. Caroube.

Page 118. — « Sans connaître le texte d'Athanase, un critique anglais est arrivé à une fantaisie analogue ». Il vaut vraiment la peine de reproduire le raisonnement par lequel M. G. HENSLOW, dans l'*Expository Times*, XV (1903-1904), justifie sa conjecture. Hébreu à part, ce raisonnement est bien dans l'esprit d'Athanase. « *Turning to the LIX, we read παχυνθῆ ἡ ἀκρίς. What does this mean? Does the grasshopper grow fat? But suppose the middle letter of the Hebrew word נ got accidentally replaced by ז, the « carob » is at once changed into a « grasshopper » and παχυνθῆ becomes applicable to the thick, fleshy and now coarse fruit. Moreover, why should the grasshopper be a burden or « drag itself along », the very last thing likely for a hopper to do? »*

P. 119. — « Les racines de méléagre ». Sur les méléagres, cf. H. USENER, *Legenden des hl. Theodosios*, p. 133, et les textes de Cyrille de Scythopolis qu'il cite (*Vies d'Euthyme*, p. 78, de Jean le Silencieux, 11. p. 183*d*, de Cyriaque, p. 151*b*). Jean quittait sa caverne tous les deux ou trois jours pour recueillir les *μελεάγρια*. Comme c'était la racine de la plante que l'on mangeait, les moines pour les déterrer se munissaient d'un *σκαλίδιον*: λαβὼν τὸ μικρὸν σκαλίδιον, δ' ἐπιφῆρόμεθα διὰ τὰς τῶν μελαγρίων ῥίζας

P. 121. Évidemment, on pourrait faire l'hypothèse que le texte attribué à Athanase se compose *a)* d'un extrait du commentaire de l'*Ecclesiaste* par Athanase ; *b)* d'une partie de la lettre d'Isidore. Il resterait toujours remarquable, en ce cas, que le texte de ce dernier passage chez « Athanase », fût meilleur que celui des manuscrits d'Isidore et de notre inscription.

P. 123. Ce solitaire ne serait-il pas le Jean qui prédit au général byzantin Petronas sa grande victoire de 863 sur l'émir de Mélitène ? Il ne sortait jamais de sa cellule : Ἰωάννην ἐκείνον μοναχόν τε καὶ περιβόητον, μακρὸν ὄντα τὸ εἶδος, ἀνυπόδετον τοῖς πόδας ἀεὶ καὶ κατὰ τὸ Λάτρος ἐνδιατρύβοντα... τοῦτον ἡσυχάζοντα καὶ τοῦ ἑαυτοῦ κελίου μῆποτε ἐξερχόμενον ὁ χρόνος ἐκείνος εθαύμαζεν, GENESIUS, p. 180 ed. Bonn.

P. 124. En réalité, il faudrait écrire ווּוּב avec un *waw* ; et le mot ne se lit nulle part dans la Bible. Ces deux circonstances achèvent de rendre invraisemblable la prétendue correction. Ajoutons que, si nous ne pouvons admettre la thèse principale de M. E. Eisler, nous rendons volontiers hommage à son immense érudition. Nous lui devons beaucoup, et nous sommes heureux de le proclamer. Nous remercions aussi de sa « consultation » M. Maurice Goguel, qui croit que Luc et le *Diatessaron*, en omettant les sauterelles, marquent une très ancienne tendance végétarienne. M. R. Guiland a bien voulu collationner pour nous la lettre 132 d'Isidore de Péluse sur le *Parisinus gr.* 832 (XIII^e s.), fol. 14v-15 r. Les variantes sont sans intérêt. P a τὸ μέλι ἄγριον, au lieu de τὸ μέλι τὸ ἄγριον. Au surplus, on nous pardonnera de ne pas épuiser un sujet vraiment trop « riche ».